

URMIS, 13 février 2015

Université Nice Sophia-Antipolis
Campus St-Jean-d'Angély
SJA 3 - MSHS - URMIS
3, boulevard François Mitterrand
06357 Nice cedex 04

Territoires et rituels

Journée d'Etude du thème 3 de l'URMIS,

Mémoire, Appartenances, Territoire



Kaya Mudzi Mwiru, Rabai, Kenya (photo MPB)

Informations :

Marie Pierre Ballarin : marie-pierre.ballarin@ird.fr

Odile Hoffmann : odile.hoffmann@ird.fr

La relation entre **territoire et rituels** est un point de convergence important entre plusieurs chercheurs de l'URMIS (Laos, Guyane, Kenya-Madagascar, Ouganda, Ethiopie, France, Mexique...), qu'ils l'abordent comme objet de recherche principal ou s'en voient imposer le sujet par leur terrain. La localisation géographique des lieux rituels (forêts kayas, lieux de culte des royautes sakalava, temples...), à la lumière des travaux de Joël Bonnemaïson, est dans bien des cas un élément important aux dimensions multiples (politique, sociale, ethnique...), contribuent ainsi à légitimer des territoires spécialisés. Pour sa part, la ritualisation n'est pas seulement religieuse et peut s'appréhender comme l'ensemble des pratiques ou représentations qui concourent à coder des espaces et à leur donner du sens social. Mise en regard avec l'usage de l'espace urbain d'une ville comme Jakarta qui peut apparaître, *a contrario*, peu codé (usage peu « ritualisé »), cette question permettrait de mettre en lumière d'autres façons de « faire le territoire ». La question de la mobilité/migration des esprits –esprits urbains, esprits des lieux, déplacement des autels- a émergé également que ce soit dans un contexte d'ancrage/contrôle territorial ou face à des enjeux ethniques et socio-politiques forts.

La journée se déroulera en deux temps :

De 9h30 à 16h, la première partie sera consacrée aux échanges scientifiques autour de la thématique, en privilégiant la dimension comparative et la perspective multidisciplinaire (anthropologie, géographie, histoire, sociologie). L'idée est d'interroger cette relation à partir de la spécificité de nos terrains respectifs et encourager les échanges dans une dynamique de partage et de convivialité. Dans ce but, les interventions ne doivent pas dépasser 20 min.

De 16h30 à 18h00, nous nous accorderons un temps destiné à faire le bilan de la journée, à réfléchir aux projets de valorisation et à envisager l'avenir du thème.

PROGRAMMATION

9h30-11h00

[Marie-José Jolivet](#) : Culte des ancêtres et territoire dans la culture ndyuka (Guyane)

[Grégoire Schlemmer](#) : Les rites à « l'esprit du village » et à « la terre » au Laos : un langage rituel supra-ethnique

[Pascal Dibie](#) : Dramatisation du quotidien et invention de rituels en contexte rural, France.

11h45-13h00

[Kali Argyriadis](#) : Occuper rituellement la ville : processions, offrandes et chapelles du culte de la Santa Muerte à Veracruz (Mexique)

[Giulia Bonacci](#) : Sur la terre comme au ciel. Les Cités de Sion en Afrique

14h00-16h00

[Jerôme Tadié](#) : Qui a peur de Jakarta la nuit? Fantômes et lieux mythiques dans la ville

[Marie-Pierre Ballarin](#) : Des cultes territoriaux aux esprits voyageurs dans l'océan Indien occidental XIXe-XXIème siècles

[Discutants](#) : Carlos Agudelos, Odile Hoffmann, Claire Médard

16h30-18h

[Discussion générale interne](#)

RESUMES

Marie-José JOLIVET

Culte des ancêtres et territoire dans la culture ndyuka (Guyane)

Dans la culture ndyuka dite traditionnelle, née au XVIII^e siècle du marronnage d'esclaves africains transplantés en Guyane hollandaise (l'actuel Surinam), le poids du religieux s'exprime tout à la fois dans l'ordre socio-culturel qu'il contribue à définir et dans le vécu quotidien auquel il donne sens : chez les Ndyuka, les morts et leurs esprits contrôlent étroitement les vivants et tout doit être fait par ces derniers pour maintenir l'harmonie de leur rapport avec l'autre monde.

À travers le culte de ancêtres se joue concrètement l'expression territorialisée du rapport ndyuka à ce monde de l'au-delà. Les ancêtres sont venus d'Afrique avec les *obia* (esprits, puissances magiques) qui leur ont permis de se dégager de l'esclavage en marronnant et d'établir en forêt des lignages susceptibles de résister aux colons et même de traiter avec eux. Dans le cadre du système matrilineaire qu'ils ont alors produit ou reproduit, ils ont ainsi créé les *kondee*, ces grands villages de structure pérenne définis par l'existence d'un autel des ancêtres et d'une maison des morts, ainsi que par la présence d'un « capitaine » émanant d'un clan en même temps qu'investi par le *Gaan man*, chef politique et prêtre suprême du groupe.

Un certain nombre de rituels formalise le rapport que les Ndyuka entretiennent avec le monde des esprits. Certains de ces rituels sont domestiques, mais les plus marquants font intervenir l'obligation de se rendre dans le *kondee* d'origine du matrilignage concerné. C'est le cas de la cérémonie du *booko dey* (levée de deuil) qui a lieu un an après le décès d'une personne, voire davantage si elle a été empêchée par quelque malheur, et qui est susceptible de provoquer des festivités de grande ampleur au cours desquelles se réaffirme l'appartenance au groupe sur son site d'origine.

Outre qu'il faut garder le contact avec ceux (de moins en moins nombreux, il est vrai) qui vivent encore dans les *kondee* ancestraux, le maintien de ce lien territorialisé implique, pour les migrants qui l'assument, des obligations plus fréquentes et plus régulières, telle celle qui demande aux absents, par respect des ancêtres, de conserver la maison familiale dans un état de propreté nécessitant de leur part au moins une visite annuelle quand plus personne n'y habite.

Ainsi, dès l'instant où l'ampleur de la migration (liée à la guerre civile qui a agité le Surinam entre 1986 et 1992 et à ses suites) a conduit à des installations ndyuka pérennes du côté guyanais de la frontière, sans pour autant permettre l'édification de nouveaux *kondee* avant longtemps — le temps des ancêtres n'est pas exactement celui des vivants —, la pratique religieuse traditionnelle a participé activement à la construction d'un espace transfrontalier non pas seulement restreint au lien économique ou familial, mais également pleinement significatif en termes d'identification collective.

Reste à savoir quel est l'avenir de cette identification, menacée qu'elle est, sur un flanc, par les conversions aux nouvelles Églises protestantes dont l'avantage perçu est justement de permettre de rompre avec toutes les contraintes du rapport aux morts et aux ancêtres et, sur l'autre flanc, par l'individualisation croissante du mode de vie dont l'École se fait le promoteur...

Grégoire SCHLEMMER

Les rites à « l'esprit du village » et à « la terre » au Laos : un langage rituel supra-ethnique

L'exposé portera sur les modes d'inscription spatiale opérés par le rituel dans la région de Phongsaly, au nord Laos. Il se concentrera tout particulièrement sur les rites à « l'esprit du village » et les « rites à l'esprit de la terre » tels qu'ils sont réalisés par la grande majorité de ses habitants. Ces rites s'avèrent former une sorte de langage rituel commun qui dépassent les frontières ethniques. On essayera d'en présenter la logique et les implications.

Pascal Dibie

Dramatisation du quotidien et invention de rituels en contexte rural, France.

Toute société villageoise s'organise autour d'une dramatisation du quotidien qui souvent s'érige en système quasi rituel. Elle va en fonction des régions se ressourcer dans des folklores anciens qu'elle finit par traduire dans des expressions contemporaines.

Kali ARGYRIADIS

Occuper rituellement la ville : processions, offrandes et chapelles du culte de la Santa Muerte à Veracruz (Mexique)

Le culte à la Santa Muerte s'est développé récemment au Mexique dans un contexte de violence extrême (violence criminelle, politique, sociale et médiatique). Combattu par l'Église catholique et accusé de "narcosatanisme", ses adeptes déploient diverses stratégies pour légitimer leurs pratiques. A partir d'une ethnographie du port de Veracruz, j'essayerai d'analyser la logique spatiale d'investissement rituel de la ville et de ses environs. Ainsi, si les adeptes de ce culte sont aujourd'hui issus de toutes les classes sociales, il apparaît que les lieux de culte visibles sont principalement implantés dans les espaces les plus marginalisés (marchés du centre, quartiers périphériques pauvres et bidonvilles). Les leaders de plusieurs groupes de prières ont entrepris, sur le modèle des groupes de "*danzantes aztecas*", une conquête spirituelle de l'espace urbain en organisant des veillées, des processions et des rituels d'offrandes en divers lieux symboliques comme le parvis de la cathédrale, les plages qui jouxtent les quartiers huppés ou les sites archéologiques. A travers l'observation des rapports de pouvoir inter-groupes qui sous-tendent ces initiatives, je tenterais également de comprendre quelle éventuelle redéfinition des clivages sociaux se joue ici.

Giulia BONACCI

Sur la terre comme au ciel. Les Cités de Sion en Afrique

Arriver à Nkamba, la « Jérusalem » de l'E.J.C.S.K. (Eglise de Jésus-Christ sur la Terre par son envoyé spécial Simon Kimbangu) dans le Bas-Congo, est à proprement parler une expérience spectaculaire. Cité sainte à plus de six

heures de route de Kinshasa, elle déploie aux pieds nus du visiteur un escalier monumental et un orchestre retentissant. Nkamba est unique par sa taille, sa longévité et par l'attraction qu'elle continue d'exercer. Pourtant, elle s'inscrit dans un réseau plus vaste de Cités saintes ou Cités de Sion en Afrique dont l'émergence date de la fin du 19^{ème} siècle. Selon les contextes, ces Cités de Sion ont eu des statuts divers et des existences variées, parfois aléatoires, mais toutes elles font appel à un imaginaire biblique qui est territorialisé très précisément et qui s'incarne dans des pratiques rituelles et sociales dont la portée est souvent politique.

Il s'agira dans cette intervention de faire un état des lieux des connaissances et d'engager une réflexion sur les dimensions spatiales, sociales et politiques des Cités de Sion en Afrique. En partant d'exemples issus de l'Afrique centrale et australe, nous questionnerons les contextes qui ont donné naissance aux Cités de Sion, les imaginaires mobilisés, et les pratiques sociales qui font la Cité sainte. Les déclinaisons terrestres de la Jérusalem céleste seront autant d'entrées dans l'épaisseur de l'histoire de l'Afrique et des grandes idéologies qui la traversent.

Jérôme TADIÉ

Qui a peur de Jakarta la nuit? Fantômes et lieux mythiques dans la ville

A partir des images et des perceptions des Jakartanais, je chercherai à examiner la place des fantômes dans la capitale indonésienne. Considérés comme faisant partie de l'environnement habituel de la ville, ils sont traditionnellement vus comme occupants de certains types d'espaces (arbres, parcs, maisons ou immeubles abandonnés par exemple). Dans les faits, ils accompagnent l'évolution constante de la cité, à la fois comme marqueurs de mémoire et de modernité. Il s'agira donc d'esquisser une géographie de l'invisible dans ses relations avec les espaces visibles. Ces fantômes offrent une autre articulation que celle de notre sens commun entre passé, présent et futur, entre humain et non humain, entre naturel et surnaturel, entre visible et invisible.

Marie Pierre BALLARIN

Des cultes territoriaux aux esprits voyageurs dans l'océan Indien occidental XIXe-XXIème siècles

En partant du postulat de Joël Bonnemaïson : « la relation et les droits sur le territoire s'expliquent par la relation au sacré et à l'espace culturel qui aboutit à une géographie mystique s'incarnant dans certains lieux et itinéraires et créant un réseau de lieux essentiels qui vont tisser une géographie de l'invisible », j'interrogerai la façon dont les rois sakalava du Boina (Nord-ouest de Madagascar) aux 18-19èmes siècles ont « produit » du territoire au travers des lieux de culte rendant hommage à leurs ancêtres. Il ne s'agit pas uniquement de reprendre l'itinéraire des lieux du sacré de la royauté sakalava du Boina, mais de le mettre en regard avec le maillage territorial colonial de la première moitié du 20e siècle. D'autre part, cet ancrage territorial relativement fort, s'est accompagné d'une mise en espace au travers du voyage des

tromba, des esprits de ces rois sakalava, qui ont œuvré dans cette région du Boina, et migré par la suite dans la zone Océan Indien Occidental, des Comores à Zanzibar et dont on peut suivre la trace. C'est donc en termes de « re-territorialisation » de ce culte dans les communautés dans lesquels il s'est implanté et où il est devenu un ancrage identitaire fort que nous terminerons l'analyse. Nous verrons comment ce processus s'est accompagné d'une perte de sens par rapport au territoire originel de la royauté du Boina à Madagascar.